

Cultiver ou refuser la marge ?

Sarah Roubato

Number 6, Spring 2016

« Clandestino » : créer en marge

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (print)

2371-4875 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roubato, S. (2016). Cultiver ou refuser la marge ? *TicArtToc*, (6), 64–65.

Cultiver ou Refuser

ICI
ON
OSE



Sarah Roubato

Pisteuse de paroles : elle se rend treize fois au Maroc pour étudier et vivre avec les Berbères du Haut Atlas en pratiquant l'anthropologie participante.

Écouteuse à temps plein : elle prépare une série de portraits sonores sur des gens rencontrés au coin de la rue qui cultivent l'extraordinaire au quotidien. www.sarahroubato.com

Chercheuse en trans-écritures : elle explore les liens entre écriture, chanson, théâtre, poésie, conte, en créant des spectacles où elle s'accompagne au piano et à la guitare www.sarahchanson.com. Son premier livre, *Lettres à ma génération*, est sorti en janvier chez Michel Lafon.

L'art à la marge de la société

J'ai toujours adoré les parcs. Des espaces parenthèses dans la ville, où les gens viennent pour ne rien faire. Pour se couper du reste. Dans nos sociétés, l'art est aussi une parenthèse où l'on vient s'abriter un moment, avant de retourner à ce qui occupe le plus clair de notre temps : produire de la valeur économique. L'art sera toujours quelque chose en plus, pour ceux qui ont le temps.

Par Sarah Roubato

Dans beaucoup de sociétés autochtones, il n'y a pas de mot pour désigner l'art, la poésie ou la musique, car ils font partie du quotidien. L'art n'est pas un divertissement. Il guérit, permet d'asseoir un pouvoir, réduit les tensions. Il ne sert pas à échapper à la société. Dans notre système, on nous encourage à aller voir un spectacle pour sortir de notre quotidien, pas pour le changer. L'art reste donc à la marge de la société. Dès lors qu'un artiste aborde des sujets de société ou qu'il performe en dehors d'une scène conventionnelle, on dit qu'il est *engagé* ou qu'il fait de *l'art social*.

Pourtant, ce sont les enjeux sociaux qui, à chaque époque, placent certains arts au centre, et d'autres à la marge. Le blues, le jazz, le folk, étaient joués par des marginaux, et sont devenus populaires quand ils ont répondu à une attente sociale. Des peintures aborigènes qui sont faites pour être détruites lors d'un rituel sont aujourd'hui cotées à des millions sur le marché de l'art contemporain.

Dans une société d'écrans et de crise, les spectacles d'humour et le cinéma dominent le milieu artistique. Plus on s'éloigne de l'image, plus on va vers l'intime et le minimaliste, le muet ou le mot, le son ou le relief, plus on pratique un art à la marge : conteur, marionnettiste, mime, sculpteur.

Quand la dictature de la visibilité met des artistes à la marge

Comme les artistes ne sont pas considérés comme des acteurs sociaux, ils ne peuvent pas ancrer leur pratique dans une unité locale (par exemple, chanter pour les voisins de leur immeuble, pour leur coin de rue). Il leur faut donc agiter les bras bien haut pour chercher leur public.

Que l'on soit dans la musique ou le théâtre, la performance scénique ou l'art visuel, nous subissons tous cette règle implacable : il faut avoir *un concept visuel*, qui inclut le site Internet avec la photographie, le logo, la police bien choisis, la carte de visite, les affiches, les *teasers*. C'est le langage contemporain pour rejoindre les gens.

Les médias *mainstream* ne viennent plus chercher les artistes dans les bars, tavernes, boîtes à chansons, petits théâtres, cabarets, rues. À une autre époque, ces lieux marginaux, un peu crades, où tout le monde devait se serrer, étaient fréquentés par les journalistes les plus en vogue. Aujourd'hui, c'est le cercle vicieux de la visibilité : il faut remplir des salles pour être dans les journaux, il faut être beaucoup lu pour que son commentaire apparaisse en haut du fil de Facebook et de Youtube.

Je suis un *artiste émergent*. C'est-à-dire en marge des projecteurs. Avec la technologie et Internet, je peux tout faire par moi-même. Je suis mon propre agent, mon propre producteur, mon attaché de presse, mon infographiste, mon poseur d'affiches. Je dois créer mais aussi vendre, séduire, attirer, négocier, organiser. Je suis libre de tout décider... libre? Vraiment? Donner à l'artiste cette indépendance, c'est aussi attacher des boulets à sa créativité. Car pour créer, il faut une disponibilité de l'esprit et des sens que tout ce travail sur l'emballage du produit culturel écrase. La dictature de la visibilité marginalise encore plus les artistes, en les obligeant à créer dans les petits bouts de temps libre qu'elle leur laisse.

Travail contre visibilité : la promesse qui nous marginalise

Ainsi l'artiste émergent apprend à ne vouloir que la visibilité. Il ne songe même pas à faire de l'argent. « C'est pour la passion, pas pour l'argent » ! On lui propose alors des formules qui, malgré leur diversité, sont basées sur la même équation : *travail contre visibilité*.

« Bonjour, nous sommes allés sur votre site et nous souhaiterions vous inscrire dans notre programmation. Voudriez-vous venir jouer dans notre festival? C'est à 200 kilomètres de Montréal. Non, on ne donne pas de cachet, mais vous pourrez vendre votre album et vous faire connaître du public. »

La marge ?

« Bonjour, j'ai entendu parler de vous par notre petit Jean qui joue souvent ici. Je vous explique le concept, c'est une *répétition publique*. C'est ça, vous êtes deux groupes par soir, vous jouez dans un petit café... C'est intime, vraiment idéal pour se faire connaître d'un nouveau public... si vous avez une prochaine date, imprimez les *flyers* et distribuez-les. Écoutez, on fait ça deux fois par semaine et ça remplit le café à chaque fois... »

« Oui, bonjour, j'ai le plaisir de vous informer que vous venez d'être retenu pour participer au concours *Amène tes amis*. N'oubliez pas d'inviter votre famille et vos amis, car ce sont eux qui votent. Oui, il y a un billet d'entrée à 5 \$... Non, mais on vous offre deux bières par musicien. »

Le créateur : toujours à la marge de la rétribution

Dans une société matérialiste et capitaliste, la reconnaissance d'une profession, d'un service ou d'une contribution à la société passe par l'argent. La paye valorise le travail d'un individu et reconnaît que son activité est un métier.

Depuis le spectacle vivant jusqu'à l'édition, le créateur est constamment maintenu à la marge. Un écrivain perçoit moins de 10% des ventes de son livre. Ses revenus ne dépendent pas de son texte, mais de l'efficacité du travail des autres acteurs – éditeur, agent de presse, libraire, représentants – qui, eux, sont payés à l'heure. Dans le spectacle vivant, l'artiste pas assez connu encore récolte les restes de la vente de billets. Pourtant sans lui, ni la salle, ni l'ingénieur du son, ni les placeurs, ni la caissière à la billetterie n'auraient de travail. Eux reçoivent une paye qui ne varie pas, qu'il y ait trois personnes ou deux cents dans la salle.

Le bruit qu'emporte un artiste de scène quand il sort par-derrière, ce n'est pas seulement celui des applaudissements. C'est aussi le froissement du chèque qu'il a glissé dans sa poche. Même pas de quoi se rembourser les frais. Il court pour attraper le dernier métro. Heureusement, le lendemain il gagnera 10\$ l'heure pour servir des bières ou pour torcher un bébé et regarder la télé sur le divan. Ainsi va l'ordre du monde.

C'est ça la vie d'artiste. Le mythe de l'artiste bohème marginal pas payé et heureux est encore tenace, y compris chez les artistes.

Pourtant la liberté de l'artiste ne réside pas là. La liberté de l'artiste, c'est de pouvoir penser, méditer, ruminer, avoir l'espace de créer. Et si pour créer cet espace il faut de l'argent, alors sa liberté passe aussi par une rétribution, soit en argent, soit en nature ou en service. Si un artiste pratique son art entre trois jobs alimentaires, il n'est pas libre.

Cultiver la marge

Alors de plus en plus d'artistes cherchent de nouvelles manières de pratiquer leur art. Dans des milieux qui cultivent une économie circulaire où chacun prend les risques financiers, où un spectacle peut être rétribué en nature (artiste logé nourri chez l'habitant). Ils le font dans des gares, dans des laveries, dans des lieux improbables où le public est un voisin, un ami, un passant, un voyageur.

Ils veulent créer pour les autres marginaux de la société : les prisonniers, les malades, les personnes âgées, les jeunes *en réinsertion*. Ils y trouvent une autre reconnaissance.

Créer est en soi une activité marginale. Parce qu'on va chercher ce qui n'est pas là, ce qui ne se dit pas, ce qui ne se montre pas. Mais il doit y avoir un moyen de l'intégrer à un vivre-ensemble qui nous libère de la posture produit/consommateur. La meilleure résistance à ce système, c'est de créer des espaces de respiration, de cultiver la marge. L'avenir est en marge.

« Il faut absolument que les hommes parviennent à préserver autre chose que ce qui leur sert à faire des semelles, ou des machines à coudre, qu'ils laissent de la marge, une réserve, où il leur serait possible de se réfugier de temps en temps. C'est alors seulement que l'on pourra commencer à parler d'une civilisation.

Ce qu'il défendait, c'était une marge humaine, un monde, n'importe lequel, mais où il y aurait place même pour une aussi maladroite, une aussi encombrante liberté. »

(Romain Gary, *Les Racines du Ciel*)

TOC